

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 44

Artikel: La sonnerie de Moudon : (suite)
Autor: Meylan, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

céder la place aux nouveau-venus, et ceux-ci encore à d'autres, ainsi que cela se pratique toujours dans ce monde; autant de figures aux profils oubliés, qui passaient, séjournaient, et se dissolvaient à leur tour.

Au pied du château, il y a une chapelle qui n'est qu'une succursale de l'église paroissiale, que l'on aperçoit devant soi à l'entrée d'un autre village situé à peu de distance du premier.

Dans la chapelle, les parents apportaient leurs enfants pour leur faire administrer le saint baptême; de nombreux couples, jeunes ou vieux, y venaient faire bénir leur union, et aussi à certains jours fixés, le pasteur, plus souvent son vicaire, y faisaient des catéchismes publics, auxquels il était encore d'usage que la majorité de la population assistât.

Au moment de ce récit, ainsi que je l'ai dit, quelque chose comme cinquante à soixante ans en arrière, la paroisse avait pour pasteur un vieillard vénérable, chargé d'ans et d'infirmités, et qui habitait une cure presque aussi décrépie que lui. Depuis longtemps il ne pouvait plus vaquer aux offices de son ministère, aussi lui avait-on adjoint un vicaire, car le digne homme en était quasi réduit à ne plus sortir, sinon pour aller se chauffer au grand soleil de la canicule, sur quelque banc vermoulu du vieux jardin de la cure. Autour de lui, tout était vieux et dégingolant, comme la fin d'un temps qui ne devait plus revenir.

Lui aussi était de son temps; il en avait les idées et les superstitions naïves, ce qui toutefois n'excluait point de son esprit la finesse et la pénétration. C'était un homme paisible et affable, car, bien qu'à plusieurs reprises il eût été abreuvé d'amertumes, les épreuves pas plus que les souffrances n'avaient altéré la sérénité de son caractère. Il avait une bonne parole pour chacun, un sourire pour les jeunes comme pour les vieux, mais, porté de préférence vers les enfants, c'était à eux qu'il donnait la fleur du panier.

Or, chaque fois qu'on présentait un enfant au baptême, il était d'usage, à la sortie de l'église, de le lui porter.

C'était sa manière à lui de faire connaissance avec ses nouveaux paroissiens, et de les fortifier par un heureux présage contre les difficultés de la vie. Aussi, pas un ne quittait la cure sans avoir reçu son cadeau, invariablement le même pour tous : l'œuf, qui, dans son idée, signifiait maison pleine; le batz, synonyme d'argent comptant; et l'allumette, qui promettait un gai feu au logis.

Ainsi doté, l'enfant reprenait, escorté de ses parrains et marraines, le chemin de la maison paternelle, où les attendait, cafetière fumante, le goûter de baptême, avec force fritures dorées, comme on ne sait plus les faire aujourd'hui.

Ce fut vers cette époque, qu'en une sombre nuit d'hiver, naquit au village, de parents étrangers, une fillette aux yeux noirs. On l'appela Marie, non pas que ses parents, qui étaient protestants, entendissent par là la mettre sous le patronage de la Vierge... mais le nom était court, et, tel quel, leur plaisait.

Et comme ils n'étaient point au fait du vieil usage, et que le pasteur les fit avertir de ne pas négliger de lui apporter la fillette à l'issue du baptême, ils furent bien étonnés de le voir déposer sur les langes de la nouveau-née le cadeau traditionnel. De son côté, la petite, qui n'y comprenait rien, fixa sans rien dire ses noires prunelles sur le vieillard qui la regardait de son bon sourire, et le laissa faire.

Et comme il y avait encore des fées au pays, elles vinrent se pencher sur son berceau, mais pour la considérer seulement, car elles ne lui firent aucun de ces dons qu'elles sont coutumières de faire, jugeant sans doute que celui du pasteur lui suffisait. Toutefois, ayant remarqué qu'à voir tourner leurs longues robes blanches dans le rayon de lune qui éclairait la chambrette, l'enfant souriait et prenait plaisir à entendre les histoires vieilles, vieilles comme le monde, qu'elles lui racontaient à l'oreille, l'une d'elles la toucha de sa baguette et lui dit en passant :

— A toi la tâche de parler de nous lorsque nous ne serons plus.

Cela fait, elle disparut.

Mais le temps a marché, les idées aussi. Les chemins de fer sont venus. On a creusé des tunnels,

comblé les étangs, bouleversé les clairières et fait tant de coupes d'arbres, que peu à peu, dans la vallée de la Broye comme ailleurs, les fées n'ont plus su où se mettre. Toutes leurs retraites forcées et saccagées, n'étaient plus un secret pour personne. Force leur a été de partir. Lutins, revenants, sorciers et gnomes, chassés de partout, ont fini aussi par battre en retraite. Cela a été un sauve-qui-peut général.

Le vieux pasteur était mort, et les petits enfants n'étaient plus accueillis à leur entrée dans le monde par d'heureux présages. Une nouvelle cure avait été bâtie sur l'emplacement de celle qui tombait en ruines, et des choses d'autrefois il ne restait plus trace.

Mais la fillette avait grandi et, devenue femme, elle se prenait à regretter le temps où les fées hantaient le pays. Il lui semblait qu'en partant elles en avaient emporté toute la poésie et la candeur. C'était bien le même soleil qui brillait par-dessus, mais elle se sentait venir le froid sous ses rayons.

Et la mélancolie la prenait.

Un beau jour, à son tour, elle disparut pour aller par monts et pas vaux, demander à d'autres lieux des souvenirs du temps jadis. Et, de tout ce qu'elle trouve sur son chemin, épis perdus, fleurs oubliées, rameaux bénits, elle forme une gerbe pour le délassément et la joie de ceux qui, comme elle, gardent au fond de leur cœur l'amour et le respect de ce qui est vieux.

Sous la froidure de décembre, comme le bonhomme de Noël, avec la nuit carillonnée, la nuit des plombs et des *folatons* (génies du foyer), elle aussi passe, frappe deux petits coups à votre porte, vient s'asseoir à côté de l'âtre et vous dit :

— Me revoyez.

Mario ***

LES TEMPS SONT DURS. — Comment, Docteur, s'écrie un pauvre diable de patient, cent francs pour m'amputer ce doigt ?

— Ecoutez, répliqua le chirurgien, d'un ton conciliant, je vous en couperai deux pour cent cinquante francs; c'est tout ce que je puis faire.

ENTRE POLITIQUEURS. — Monsieur, je suis bien fâché de vous dire que je ne partage nullement vos convictions.

— Et moi, monsieur, j'en suis bien aise... Si vous les partagez, ça les diminuerait.

QUI CHERCHE TROUVE !

NOUS sommes en pleine crise économique. Et voilà trois ans que ça dure. On ne parle pas des années de guerre, car, en dépit de toutes les angoisses qu'elles nous ont causées, de toutes les épreuves que nous avons endurées pendant le grand conflit, il nous restait au moins l'espoir; l'espoir de l'après-guerre, c'est-à-dire d'un temps nouveau, où les hommes seraient tous frères, le commerce et l'industrie florissants, où les arts prendraient un nouvel essor. Quoi, c'était l'âge d'or en perspective.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! Tous ces beaux rêves se sont évanouis; il n'en reste pas trace. Ça va plus mal que jamais dans le monde. Les hommes ne sont pas plus frères qu'avant, au contraire; l'industrie et le commerce sont dans le marasme et les arts périssent plutôt. Et ce qui pis est, plus d'espoir. Les plus clairvoyants n'y voient goutte et les plus perspicaces cherchent en vain l'issue de ce labyrinthe. C'est pas gai, vous savez, mais pas gai du tout. Et dire qu'il en est, parmi ceux devant le jugement et l'expérience desquels on ne peut que s'incliner, qui, d'un ton mélancolique et hochant la tête en manière de résignation, prétendent que pour deux ou trois générations la vie est empoisonnée par les pénibles perplexités dont nous souffrons. Rassurant, tout cela, n'est-ce pas ?

Aussi bien, ne faut-il pas s'étonner que la gaité, à l'exemple des hirondelles à l'approche des frimas, nous ait quittés pour une planète plus clémente, dont les habitants, quelle que soit leur nature, répondent, souriants, à son appel, comme les Terriens de jadis. Elle a trahi les enfants, eux-mêmes.

Car, enfin, la reconnaissez-vous, la gaité de jadis, dans cette caricature que nous voyons maintenant ? Nenni. C'est une gaité-façon; une parodie de la vraie,

de la bonne gaité d'autrefois. Et c'est tout naturel. Avec les inquiétudes, les contrariétés qui nous assaillent, peut-on, là, être vraiment joyeux ? On essaie, on en prend l'air. Mais ce n'est pas ça. On a l'air, non pas la chanson. Même s'il y a par ci par là un petit moment de sincérité, dans cette gaité, il n'est pas long; ce n'est qu'un éclair. De sombres et mystérieux nuages bornent l'horizon. Rien ne les peut dissiper. Qu'y a-t-il derrière ?... Oh ! derrière, à l'arrière, bien à l'arrière, il y a sûrement des jours meilleurs, peut-être l'âge d'or dont l'espoir nous bernait pendant la grande guerre, sur les décombres de laquelle nous pensions qu'il allait apparaître, soudain, comme l'arbuste et comme la fleur sur les ruines. Oh ! mais il paraît qu'il ne sont pas pour nous, ces jours meilleurs; ils sont pour nos petits-neveux, nos tout petits-neveux. Nous ne pouvons plus compter que sur les félicités célestes, desquelles on faisait un peu si quand nous avions celles d'ici-bas. C'est bien quelque chose, certes, et peut-être est-ce là encore la bonne part, la plus certaine et la plus durable.

Mais comme il est beaucoup de gens encore qui, malgré toutes les épreuves, tous les maux du terrestre séjour, ne sont point pressés de le quitter, il leur faut bien chercher, pour le temps qui leur reste à l'habiter, quelque compensation à tout ce que nous avons perdu par la faute de la guerre. Ah ! sans doute, ce n'est pas très facile; mais avec un peu de bonne volonté et de persévérance on doit trouver. Il y a sûrement, aux fins de se récréer et de redonner à la vie quelque attrait, des moyens que nous ignorons, pour n'avoir jamais été tentés de les chercher.

Si on s'y mettait, cette fois, voulez-vous ?

J. M.

EN POLICE CORRECTIONNELLE. — Accusé, vous avez été arrêté à la porte d'un marchand de vin, emportant trente bouteilles que vous veniez de voler à ce commerçant; qu'avez-vous à répondre ?

— Dame, mon président, la chose me semblait toute naturelle; il y avait sur la porte : « Vin à emporter ».

MIGRAINE. — Quoi ! vraiment, vous êtes malade ? — Oh ! je le suis presque toujours; j'ai une migraine qui me prend tous les mois.

— Et qui vous dure ?...

— Six semaines.

LA SONNERIE DE MOUDON

(Suite.)

Le vendredi 22 décembre, par un bel après-midi d'arrière-automne, on procéda à l'essai de la sonnerie harmonisée par un « concerto » qui comprenait d'abord le *Ranz des vaches*, carillonné par cinq citoyens dévoués, puis des sonneries à deux et quatre cloches et, en finale, la mise en branle de toutes les cloches. Feu M. Blanchet, organiste de l'Eglise Saint-François, à Lausanne, juge-expert, estima l'opération très réussie.

Si Moudon se flattait de posséder une des plus belles sonneries du canton, on pouvait dire que l'horloge qu'elle desservait était une bonne horloge, mais qu'il fallait la connaître. Ainsi, quand elle sonnait onze heures et qu'elle marquait huit heures et demie, ça voulait dire qu'il était trois heures et quart ! ou encore, comme la *Pendule de Bougival*, d'Alphonse Daudet, elle sonnait d'un magnifique timbre, « mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies et de caprices, marquant les heures à la diable ».

Grâce à la libéralité de feu Charles-Emile Bourgeois, ancien syndic, une nouvelle horloge fut commandée, en 1911, à M. Crot, horloger-mécanicien à Granges, et grâce aussi à l'harmonisation dont nous venons de parler, cette horloge fut établie avec un carillon à quarts alternés. Il était difficile de trouver une mélodie sur les quatre notes de la sonnerie; l'air de la « Habanera » de l'opéra *Carmen* fut choisi pour les deux premiers quarts et pour la somme des deux autres quarts deux alternances de cette mélodie, l'accord final arrivant par la sonnerie de l'heure sur le bourdon qui donne l'octave d'en bas de la 5^{me} cloche, le *la bémol* grave.

C'est ainsi que tous les quarts d'heure, les Moudonnais ont le privilège d'entendre « monter et descendre sur cette échelle sonore, comme un oiseau

qui saute de branche en branche», les notes gaies de leur carillon.

Il est superflu d'ajouter que « ceux de Moudon » aiment leurs cloches; leur sonnerie les plonge dans un doux émoi.

Le bourdon pèse 4800 kilos; c'est la plus grosse et aussi la plus jeune des cloches de Moudon. Elle fut fondue en 1838, avec le métal de celle qui la précéda et qui s'était brisée. Elle sonne entre la *bémol* et la *naturel*. Cette cloche n'a pas été harmonisée en 1893 vu son poids et les difficultés de la faire voyager. Une croyance répandue attribuait une importance considérable à l'addition de métaux précieux dans la coulée pour améliorer la sonorité de l'alliage, quoique des essais chimiques faits sur des cloches réputées par leur sonorité et appelées « cloches d'argent » aient démontré qu'elles ne contiennent pas la moindre parcelle de ce *vil* métal.

La deuxième cloche a vu beaucoup d'événements s'accomplir. Elle a sonné sous la domination des ducs de Savoie, sous celle de Leurs Excellences, pour la République helvétique, pour le canton de Vaud, pour le consistoire et le synode, pour la messe et pour le prêche. C'est une des plus belles cloches qui existent, d'après l'accordeur Thibaud, elle est supérieure, ou était avant la Kulturkrieg, supérieure en beauté de timbre à la cloche des fêtes de Saint-Quentin qui avait la réputation d'être la plus belle de France. Elle n'est pas d'aujourd'hui, elle date de 1441. C'est la deuxième en grandeur, elle pèse 2195 kilos.

On lit dans les *Manuels* de 1654 : « Estant resté passé 100 livres de métal de la cloche Notre Dame, est ordonné qu'au lieu de refondre celle du collège, l'on en fera une avec le métal, qui soit plus grande que celle du dit collège, laquelle se mettra en lieu assuré pour la nécessité au temps advenir ».

C'est de la troisième cloche qu'il est ici question. Elle pèse 1900 kilos. Elle donnait avant l'harmonisation le *ré naturel*, actuellement elle sonne le *mi bémol*. Elle était très épaisse, ce qui donnait un son de « cassoton » assez désagréable, qui s'est amélioré par l'harmonisation.

La quatrième cloche sonnait le *fa dièze*, elle a été abaissée au *fa naturel*. Elle pèse 920 kilos. C'est la cloche de midi, du réveil et du couvre-feu.

La cinquième cloche est la plus petite : elle pèse 500 kilos. Elle donnait, avant 1893, la note la *bémol*, exactement. Elle a été ramenée à l'octave exact, du bourdon, c'est-à-dire au la *bémol* surhaussé.

Si nous nous sommes complu à parler longuement des cloches de Moudon, c'est qu'il y a entre l'âme humaine et l'airain qui chante ou pleure dans nos clochers, des sympathies très intimes. « Ce qui constitue une cloche, a dit un écrivain, ce n'est pas le métal dont elle se compose, la forme qu'elle revêt dans son moule, ce n'est pas même le bruit dont elle frappe l'air : ce sont ses harmonies avec la religion, les arts; la patrie, la nature, la société, ses rapports avec le ciel et la terre, le monde et le temps, les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme. Ce qui constitue la cloche, ce sont ses relations divines, humaines, sympathiques, morales, poétiques; ce sont les idées qu'elle réveille, les émotions qu'elle fait naître, les services auxquels elle s'est vouée, c'est l'écho et le retentissement qu'elle a dans les cœurs... Voix des peuples et voix de Dieu, voix de la vie, voix de la mort, voix du danger et du secours, voix de la prière et de l'action de grâce ! »

Dr R. Meylan.

BIBLIOGRAPHIE

La livraison d'octobre 1921 de la Bibliothèque universelle et Revue suisse contient les articles suivants :

H. Laman Trip de Beaufort : Sous le soleil. — Virgile Rossel : Les mémoires du comte Witte. — Capitaine Glasson : La guerre future (troisième partie). — Vahiné Papaa : En route vers Tombouctou (troisième partie). — Louis Leger, de l'Institut : Un grand patriote et pédagogue tchèque. Jean Amos Komensky. — Louis Avenier : Edouard Rod et l'américanisme. — Chroniques allemandes (A. Guiland); italienne (Paolo Arcari); scientifique (Henry de Varigny); suisse romande (Maurice Milloud); politique (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La « Bibliothèque Universelle » paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.



DORETTE

(Suite)

Mais Cressier eut une autre surprise et l'accueil des du Croisy ne fut rien en comparaison de celui que lui fit un humble animal qu'il ne s'attendait certes point à retrouver en ce lieu. Un cri lui échappa, cri de joie et de transport, lorsque, au son de sa voix, une boule blanche, semblable à un projectile, bondit vers lui, défilante, jappant, ivre de bonheur.

Cette boule frémissante était la chienne Dorette. Oui, Dorette en personne, si l'on peut ainsi dire, sa favorite à lui, après avoir été celle de sa chère défunte. Dorette au château du Croisy.

Hildegard du Croisy apprit au major que Félissette, baptisée ainsi par sa nouvelle maîtresse, était arrivée au château depuis quelques mois. Des musiciens ambulants la entraînaient avec eux, la faisant passer pour un chien savant devenu incapable d'exécuter ses tours. Bête de prix, disaient-ils, dernier débris d'un luxe évanoui, dont ils désiraient se défaire moyennant un bon denier. La chienne avait plu, le marché avait été conclu et Félissette était devenue une compagne gentille autant que bruyante.

— J'ai toujours pensé, major, que ces individus avaient volé l'animal. Il était sans collier, donc sans nom. La petite bête ne pouvait entendre le nom de Félissette sans gémir sourdement... Elle se montrait alternativement excitée ou mélancolique.

Pour excitée, Dorette l'était et le resta, durant plusieurs jours, mais toute trace de mélancolie avait disparu.

II

Dès le lendemain, le major commença la chasse au bandit. Le malandrin venait d'incendier une ferme, pour se venger d'un paysan qui avait réussi à le surprendre au moment où il enlevait une génisse de son troupeau. Le paysan, qui était armé, avait envoyé une balle de pistolet dans le mollet de Goldo. Le bandit avait réussi à fuir avec sa capture, mais il devait botter fort bas.

Deux jours s'écoulèrent en recherches infructueuses. Goldo, afin de narguer le major, multipliait les traces de sa présence. Il créait des pistes vaines, se dérobait. Il était vraiment très habile, se laissait parfois voir comme dans un éclair, lui et sa bande. Une nuit, les drôles se laissèrent approcher de si près que la capture ne parut plus être qu'un jeu. Le major et ses hommes triomphaient déjà, riant dans leur barbe. Les malandrins détalèrent et se dispersèrent aux quatre coins de la forêt au moment même où les soutiens de l'ordre s'apprétaient à chanter victoire. On eût dit qu'ils possédaient le pied du chevreuil ou l'aile discrète et rapide de l'oiseau de nuit.

Le major fut piqué au jeu. L'équipée devenait intéressante, passionnante. Ses hommes y prenaient goût, bien que quelques balles échangées d'un camp à l'autre la rendissent périlleuse. Cette chasse à l'homme constituait la matière de commentaires pleins de sel de la part du major et de ses hôtes, surtout à table. M. du Croisy s'animait. Quant à Hildegard, elle souriait, la face toujours pâle, la fièvre au fond de ses grands yeux. Elle souhaitait que le malandrin se rendit, cette poursuite lui paraissant chose dangereuse autant qu'insolite.

Mais Goldo ne faisait point mine de capituler. Bien mieux, il manifestait, semblait-il, des intentions d'entrer avec le major en conversation plus suivie. Cressier trouva un papier sur la table de sa chambre, sorte de chiffon couvert d'une écriture informe, émaillé de fautes d'orthographe. Qui avait déposé là ce document ? car c'en était un. Goldo avait-il ses entrées au château ? Avait-il corrompu quelque valet ? Nul ne le sut jamais. Dans ce papier, puant le vieux tabac, Goldo avertissait le major qu'il avait résolu de le tuer de sa propre main, sans l'aide de personne. Cette nuit-même, ou en tout cas la suivante, le bandit prendrait « le milan au nid », ce qui signifiait au lit. Ainsi, le major était averti.

— Courtoisie de bandit, murmura-t-il en riant, trouvant un certain piquant à l'aventure. Le bonhomme serait-il moins rustre que je ne le croyais ? Sauf le papier, le style et l'écriture, le geste a une certaine grâce, il est dans les formes... Puisque Monsieur me fait l'honneur de m'aborder seul, je l'attendrai seul, et dans mon lit. Cela ne manquera pas de charme et nous traiterons de puissance à puissance !

Quelque chose lui disait que le bandit le ferait bien comme il l'annonçait dans ce morceau de littérature. Le major chargea ses pistolets, mais ne dit rien à personne. Il prit pourtant la précaution d'introduire ses hommes dans la pièce voisine de la sienne. Goldo ayant fait connaître l'objet de sa petite visite nocturne, le major se disait que l'entretien pouvait offrir quelque surprise imprévue. N'y avait-il pas la capture ? Bien fou est qui tient sa proie et la laisse échapper.

Le major soupa de franc appétit. Mlle du Croisy, ce soir-là, était rêveuse, comme absente, plus pâle encore que de coutume. Son père, en revanche, était fort gai. Le major l'amusait et il n'eût pas mieux demandé que le séjour de celui-ci au château se prolongeât indéfiniment.

(A suivre.)

Ad. Villemard.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

« Le Chansonnier. »

Le Chœur des Vaudoises de Lausanne se fait un plaisir d'annoncer que la Commission du Chansonnier, après des mois de travail, a bientôt terminé sa lourde tâche. Les Vaudoises peuvent être assurées du succès de l'entreprise, qui a réussi à grouper nos meilleurs compositeurs romands.

Pour ne pas avoir un trop gros volume, la Commission du Chansonnier a dû classer les chansons anciennes et les chansons modernes et en faire deux recueils jumeaux, dont l'impression a été confiée à la Maison d'édition « Spes », qui se chargera de la vente au public.

Pour assurer la publication, le Chœur des Vaudoises a dû souscrire 500 exemplaires qu'il remettra à prix réduit aux membres de l'Association.

Le Chœur des Vaudoises recommande aux sections de constituer, d'une façon ou de l'autre, un fonds destiné à l'achat de ce chansonnier, qui paraîtra à fin janvier ou au début de février, et apportera des richesses intéressant le pays romand tout entier.

ROYAL BIOGRAPH. — Le signe de Zorro est sans doute le meilleur film de Douglas Fairbanks. On voit Douglas interpréter le double personnage d'un jeune Espagnol stupide, alangui de mollesse, et celui d'un redresseur de torts qui pratique l'escrime à la française comme un chevalier.

Les deux duels de Douglas, le premier avec un sergent bretteur, l'autre avec le capitaine des gardes, sont vraiment des tableaux que l'on voit se prolonger avec une joie extrême. On ne se fatigue pas de suivre le jeu de l'épée au travers d'un cabaret ou d'un salon.

Dimanche 30, 2 matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

KURSAAL. — Vendredi, samedi et dimanche, à 20 h. 30 et ce jour-là à 14 h. 30, quatre dernières représentations de la jolie opérette de Hirschmann : *Les Hirondelles*, dont le succès fut si vif aux deux premières.

Lundi et mardi, relâche. Mercredi, reprise de *Mam'zelle Nitouche*.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements .. Travaux pour amateurs ..

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.